Document generated on 07/02/2025 6:59 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Exil express

L'Autre Rivage de Antonio D'Alfonso, Montréal, VLB éditeur, 1987, 180 p., 11,95$

Les Métamorphoses d'Ishtar de Nadine Ltaif, Montréal, Guernica, 1987, 70 p. (coll. « Voix », n° 3), 7,95$

Inlandsis de Marie-Claire Corbeil, Montréal, Guernica, 1987, 65 p. (coll. « Voix » n° 2), 7,95$.

André Marquis

Number 48, Winter 1987–1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39181ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Marquis, A. (1987). Review of [Exil express / *L'Autre Rivage* de Antonio D'Alfonso, Montréal, VLB éditeur, 1987, 180 p., 11,95$ / *Les Métamorphoses d'Ishtar* de Nadine Ltaif, Montréal, Guernica, 1987, 70 p. (coll. « Voix », n° 3), 7,95$ / *Inlandsis* de Marie-Claire Corbeil, Montréal, Guernica, 1987, 65 p. (coll. « Voix » n° 2), 7,95$.] *Lettres québécoises*, (48), 31–32.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par André Marquis

EXIL EXPRESS

L'Autre Rivage de Antonio D'Alfonso, Montréal, VLB éditeur, 1987, 180 p., 11,95$.

Les Métamorphoses d'Ishtar de Nadine Ltaif, Montréal, Guernica, 1987, 70 p. (coll. «Voix», n° 3), 7,95$.

Inlandsis de Marie-Claire Corbeil, Montréal, Guernica, 1987, 65 p. (coll. «Voix» n° 2), 7,95$.

Pour contrer le faible taux de natalité de la province, le Québec mise sur une politique d'immigration, plutôt que d'octroyer aux familles des subventions qui pourraient s'avérer stimulantes. Les écoles doivent maintenant se réorganiser pour satisfaire une clientèle de plus en plus multiethnique. L'intégration des immigrants au mode de vie nord-américain n'est pas sans causer quelques problèmes. Quel sort réserve-t-on à ces exilés, à ces gens qui ont fait le pari de tout abandonner pour repartir à zéro? Préjugés, racisme, indifférence sont ancrés en nous, sans que nous en soyons vraiment conscients. Laissons donc à autrui le soin de nous remettre à notre place!

Miracle, mirage, l'autre rivage

Antonio D'Alfonso est un auteur italo-québécois très actif dans le milieu littéraire; rappelons qu'il dirige la maison d'édition Guernica dont nous reparlerons un peu plus loin. D'abord paru en anglais, *L'Autre Rivage* constitue ce qu'il est convenu d'appeler un volumineux recueil de poésie, comme VLB aime les présenter. La couverture est attrayante, et de superbes photographies agrémentent la lecture. Que retrouve-t-on dans ce livre? Un peu de tout, un assemblage hétéroclite de notes de voyage, de réflexions théoriques, de remarques banales qu'une sourde violence semble vouloir unifier. L'auteur nous met d'ailleurs en garde:

> *Ce livre de vers brisés, de pensées brisées, à propos de sentiments brisés. Ceci, un cahier sans début ni fin, rien qu'un courant menant à l'être, au devenir. Contradictions, explications. (p. 7)*

Si l'ensemble apparaît plutôt disparate, le ton demeure le même presque partout. De courtes phrases rapides se bousculent et dépeignent une réalité dénuée d'euphémismes. Mais, comme il faut s'y attendre, certains poèmes frappent juste et fort, alors que d'autres, par leur insistance, n'échappent pas à l'écueil de la thèse à défendre.

Recourant le plus souvent aux poèmes en prose, l'auteur expose la double vérité qui est sienne, sa position ambivalente et précaire entre deux cultures et deux pays qui ne peuvent lui offrir le total réconfort dont il a besoin. Parce qu'ils sont plus nuancés, les premiers textes bouleversent littéralement le lecteur qui n'est guère habitué à se faire dire ses quatre vérités:

> *Emplir de boue les veines de l'étranger est un acte de violence, réduit les perspectives sur l'histoire. Il faut de la discipline pour maîtriser la confusion de nos maisons. Si tu parles à un étranger, ne bâille pas. Écoute l'humilité de sa rage. Découpe ton imagination en forme de dés. Extirpe la saleté de tes cartes géographiques. Sens quel relief t'attend. (p. 16)*

Le narrateur cherche à assumer une différence qu'on lui reproche tant en sol québécois qu'en sol italien. L'éclatement culturel aboutit à une crise d'identité que l'écriture seule pourra résoudre (elle-même symptomatique du complexe de Babel,

puisque l'auteur a recours, par endroits, à quatre langues différentes).

Les kilomètres parcourus, les océans traversés n'effacent pas la contradiction de l'homme qui doit puiser ses ressources dans son pays intérieur: «Plus je regarde devant moi, plus je regarde en moi. Ceci, ma géographie.» (p. 82) *L'Autre Rivage* reflète l'image renversée des sociétés québécoise et italienne, sabre dans les conventions thématiques et dégage une odeur rance. Il est malheureux qu'on n'ait pas élagué de ce recueil les quelques textes qui frôlent le mauvais sermon. Quoi qu'il en soit, le détour en vaut la peine, et quiconque jettera un regard sur l'autre rivage apprendra à mieux se connaître.

À l'instar d'Ishtar

Y a-t-il quelque chose de plus difficile que de faire référence dans un recueil de poésie à l'actualité politique mondiale, que de parler du Liban et de l'Éthiopie, de la guerre et de la famine? La culpabilité, la morale, le larmoiement, voilà autant de récifs! À ma très grande surprise, Nadine Ltaif a su éviter tous ces pièges et elle nous présente un livre bien structuré, d'une ampleur et d'une force insoupçonnées. Par le biais de la légende, du conte et du mythe, elle parvient à construire un ouvrage crédible qui a le mérite d'insérer tous les éléments référentiels nécessaires, sans pour autant agacer le lecteur. Elle développe l'univers métaphorique à un point tel qu'il constitue une gigantesque allégorie.

Ishtar, dans les religions anciennes de l'Asie antérieure, représente la déesse de la fécondité et des combats, tandis que, chez les Phéniciens, elle correspond à l'Aphrodite grecque. Le livre reproduit une semblable évolution, puisque l'auteure insiste d'abord sur les horreurs de la guerre pour déployer, par la suite, un sensualisme féminin. Les titres des diverses parties rendent compte de ce cheminement: «Lettre à l'Oie des Mille et une nuits», «Histoire du Chameau», «Les Sirènes», «Ishtar» et «Fleur de Grenade».

Dans *Les Métamorphoses d'Isthar*, les animaux prennent la parole, si bien que leurs discours dépassent aisément les frontières qu'élèvent entre eux les êtres humains. Par ses références aux *Mille et une nuits* et aux *Contes de ma mère l'Oye*, Ltaif donne le ton à son récit où se multiplient les superbes strophes sans que le charme ne cesse d'opérer:

> *Mais comment vous avouer que mon inspiration vient d'ailleurs, que je ne suis pas d'ici, même si j'aime un loup à Montréal, que ma langue vient d'ailleurs, que l'écriture est d'ailleurs, que mon rythme à moi n'est pas celui de l'hiver, mais que ma passion pour vous me fait changer de langue, et je parle et raconte, comme une femme arabe à une autre femme arabe, comme une oie à une paonne hospitalière, raconte et raconte les malheurs et les malheurs, et ma frayeur des fils d'Adam. (p. 33)*

La narratrice n'oublie jamais son passé, taché de sang, qui s'étale rouge dans sa mémoire.

Après la description d'une réalité révoltante et aliénante, elle prend conscience de sa dimension émotive et sensuelle, et se place en tant que sujet du désir. La tristesse et la souffrance tissent la toile qui relie la mort à l'amour, la douleur à la jouissance. Les dernières pages du recueil brûlent d'une passion dévorante:

> *Vous étiez Ishtar. Celle qui ressemble au feu. Vous étiez et vous êtes encore mon buisson ardent et je vous désire. Comme le Phénix qui désire le feu, encore et à nouveau. Plus personne pour retenir ma main et mon coeur en vous pour vous servir. (p. 69)*

Dans ce livre, les images fulgurantes côtoient les armes tranchantes, et, page après page, le récit exerce son pouvoir évocateur fascinant.

L'exil intérieur

Marie-Claire Corbeil n'a rien d'une étrangère, mais son discours prend sens dans un imaginaire dénué de références spatio-temporelles précises, si bien que l'expression «exil intérieur» est fort appropriée. Tout comme le recueil précédent, le texte débute par la figure de la mort, qui est exposée dans de courtes phrases écorchées et de simples énumérations nominales. Les descriptions fragmentaires et l'éclatement du corps prennent place dans une narration qui n'avance qu'à petits pas dans des sentiers maintes fois explorés. «Il pleut. C'est étrange, mais il pleut.» (p. 17) Les interventions du narrateur ne comblent pas l'ennui profond que l'on ressent à la lecture.

Malgré la description d'un univers lourd et morbide, l'auteure ne parvient pas à nous faire partager l'angoisse de sa protagoniste. Non pas que le livre soit mal construit, au contraire, on perçoit bien que sa structure a été pensée, trop même pour permettre la moindre bouffée d'air frais, le moindre souffle lyrique. Les trois parties, «Inlandsis», «Ville» et «Falaise», renferment tous les éléments narratifs nécessaires, mais le courant ne passe pas. On ne comprend pas qui est cet homme qui agonise au début, ni pourquoi la foule de la deuxième partie cherche à sauter le mur et encore moins la curieuse disparition de la narratrice dans les murs d'une maison près d'une falaise:

> *Je suis dans les murs de la chambre du haut, tout en haut, presque au-dessus de la mer. Je suis là, dispersée. Je vois: rien, presque rien, moins qu'une chambre: un bout de plancher, trois murs, une fenêtre, quelques livres et moi dans les murs. (p. 63)*

Probablement que mon enthousiasme pour les deux livres précédents m'a empêché de savourer objectivement ce recueil d'une facture tout autre. Et pourtant, je l'ai relu deux fois...

Tout de même, il est à souhaiter que Guernica poursuive son travail d'édition, car la poésie québécoise ne peut que s'enrichir au contact des oeuvres d'auteurs étrangers qui véhiculent des valeurs et des thèmes différents. Par le fait même, nous nous sensibiliserons davantage aux problèmes rencontrés par les immigrants. □